

Le PIB, la croissance et l'entropie

(Texte en friche, état au 3 juillet 2019)

Le PIB n'est pas un indicateur de richesse

Le Produit Intérieur Brut (PIB) est un indicateur de flux marchands mais en aucun cas le symbole de la richesse des nations, quoi qu'en disent la plupart de nos gouvernants.

En quelque sorte, le PIB, c'est le montant de l'argent qui change de mains : je produis et je vends, le PIB augmente. Tu casses et il répare ou tu rachètes, le PIB augmente. Je pollue et tu assainis, le PIB augmente. Je tombe malade et tu me soignes, le PIB augmente. Ça s'infecte, le PIB augmente... Par contre, si la rivière est propre, le PIB n'augmente pas. Si l'air est pur, le PIB n'augmente pas. Si je suis en bonne santé, le PIB n'augmente pas.

Le PIB bénéficie également des marchés colossaux que constituent trois productions perverses : la publicité, la drogue et l'armement. Or, qu'est-ce que la publicité sinon une logique de la consolation par la satisfaction de faux besoins ; qu'est-ce que la drogue sinon une logique de la fuite ; qu'est-ce que l'armement sinon une logique de la peur de l'autre ? Si je n'ai besoin, ni de consolation, ni de fuite, ni de défense, le PIB n'augmente pas. On est loin de ce qui constitue le « bien vivre ».

Cette critique de l'indicateur de richesse qu'est le PIB a débouché sur la création de nombreux nouveaux indicateurs depuis 2009¹. Mais la plupart d'entre eux se focalisent sur le bien-être à court-terme – et donc sur la satisfaction du cerveau archaïque – plutôt que sur la résilience et les satisfactions liées à la pérennité de ce que nous construisons – et donc sur la satisfaction de notre cerveau rationnel. D'autre part, ils n'ont pas vraiment tenu compte d'une réflexion profonde sur ce qu'est la richesse entendue non seulement comme propriété mais comme droits d'accès et possibilité d'usage, c'est-à-dire la richesse des communs².

La croissance économique et les limites de la planète

Le concept de croissance économique est intenable parce qu'il est quantitatif, parce qu'il prend en compte les productions marchandes destructrices et ne prend pas en compte les productions non marchandes constructives. Nous tourner vers un épanouissement qualitatif

1. Cités par le *Dictionnaire de la pensée écologique* (Dominique Bourg et Alain Papaux dir., PUF 2015, p. 552) :

Indicateurs de bien-être : BES 2013 (Italie), W-3 2013 (Allemagne), RU (2013), Autriche (2012) Australie (2012), CIW 2013, Better Life Index 2013 (OCDE), HDI 2013 (UN), The Happy Planet Index 2012 (NEF), Ecological Footprint 2013, Prosperity Index 2013, Genuine Progress Index 2013, Environmental performance index 2012, Social Progress Index 2013, Material Footprint 2013, World Happiness Report 2013.

Indicateurs de soutenabilité : ANS 2010 (Banque mondiale), IWI 2012 (UN).

2. Concernant la question des droits d'accès, on pourra lire le texte célèbre d'Amartya Sen sur les famines (*Poverty and Famines : an Essay on Entitlement and Deprivation*, 1981).

réclame une réévaluation de la notion de richesse, comme le proposent tant de philosophes – que les économistes *mainstream* n'écourent pas. Les notions de maturation, bonification, fertilité, fécondité, n'ont rien à voir avec la croissance des cellules cancéreuses dont je fais l'allégorie de notre capitalisme tardif.

En 1972, le rapport réclamé par le Club de Rome, surnommé rapport Meadows, est titré *The Limits to Growth* (en français : *Halte à la croissance*). C'est la première invalidation scientifique de la possibilité d'une croissance économique exponentielle dans un monde fini. Les auteurs ont utilisé la méthode de modélisation des systèmes dynamiques inventée par Jay Forrester pour développer un modèle global du monde (*World3*). En réfléchissant sur les variables, ils ont calculé cinq scénarios. Le scénario le plus probable était celui du *standard run*, scénario *business-as-usual* où les gouvernants sont incapables de changer de cap face à la destruction de nos ressources. Le scénario le plus optimiste, appelé *comprehensive technology*, était celui correspondant à la réalisation des promesses de progrès rêvées par les milieux technoscientifiques. Dans les deux cas, le rapport Meadows annonce l'effondrement du système Terre avant la fin du XXI^e siècle. La seule et unique solution prônée par les auteurs est un abandon urgent du modèle économique basé sur la croissance et l'adoption d'un modèle économique stationnaire tel qu'il a été théorisé par John Stuart Mill (cette économie stationnaire sera repensée en 1997 par Herman Daly dans un ouvrage célèbre : *Beyond Growth*). La réaction de la communauté économique face à au rapport Meadows fut extrêmement agressive, cherchant par tous les moyens à l'invalider. Pourtant, quarante ans plus tard, les prédictions du scénario *standard run*, se confirment sur toute la ligne ! (Pour ceux qui s'y intéressent, on peut préciser que les époux Meadows ont poursuivi leur travail en 1992 avec la parution de *Beyond the Limits* et en 2004 avec *The Limits to Growth. The 30-Year Up-date*).

Le rapport Meadows est une mise en garde. Nous ne pourrons jamais enrayer la sixième extinction massive de la vie sur Terre sans une refondation radicale de ce qui doit croître et de ce qui doit décroître.

Au Royaume-Uni, le philosophe, mathématicien et économiste Tim Jackson fut lui aussi missionné par le gouvernement pour trouver des solutions afin de relancer la croissance. Les conclusions de ses analyses sont implacables. Non seulement la croissance est impossible, mais elle est suicidaire. Son ouvrage, complètement boudé par les milieux économiques, devient rapidement une référence incontournable auprès d'une élite intellectuelle critique du scientisme économique. En 2017 paraît en français une édition retravaillée de ce texte intitulée *Prosperité sans croissance. Les fondations pour l'économie de demain*.

Ces deux rapports (Meadows et Jackson) ne sont pas solitaires, la liste est longue des savants parmi les plus visionnaires de notre temps à avoir dénoncé l'extrême dangerosité du mythe de la croissance économique. Je renvoie aux travaux de Nicholas Georgescu-Roegen (ce génie de l'économie, très en avance sur notre temps, qui a confronté la révolution bioéconomique aux lois de la thermodynamique); aux travaux de Kenneth Ewart Boulding (l'un des pères spirituels de l'économie écologique); au livre de Dominique Bourg et Christian Arnsperger (*Ecologie intégrale. Pour une approche permacirculaire de l'économie*, PUF, 2017), etc.

Pour une approche plus philosophique ou sociologique de la critique de la croissance, je renvoie à Jean Baudrillard pour qui le consumérisme engendre «une paupérisation psychologique», un état d'insatisfaction généralisée, qui «définit la société de croissance comme le contraire d'une société d'abondance» (*La société de consommation*); au travail de Serge Latouche (par exemple son article «Décroissance» dans le *Dictionnaire de la pensée écologique*; précisons que le concept de décroissance est une bombe sémantique qui n'appelle pas à un retour au Moyen-Âge comme l'imaginent ses incultes détracteurs mais à une invalidation de notre modèle extractiviste); au livre de Maurizio Pallante (*La Décroissance heureuse. La qualité de la vie ne dépend pas du PIB*); au livre d'Yves Citton (*Zazirocratie. Très curieuse introduction à la biopolitique et à la critique de la croissance*); à Barry Commoner qui propose une économie non plus basée sur la valeur d'échange, mais sur la valeur d'usage; à l'œuvre de Bruno Latour; à celle d'André Gorz, parmi tant d'autres.

On peut noter en passant que les grands économistes humanistes comme Amartya Sen ou Joseph E. Stiglitz sont eux aussi critiques à l'égard de l'indicateur du PIB (qu'ils suggèrent de remplacer par une estimation du «développement humain soutenable»), mais ils ne remettent pas en question le concept de croissance économique lui-même. Pour cette raison, je les considère comme moins avancés sur le plan d'une réforme de l'économie que les penseurs cités ci-dessus. C'est encore le cas de Thomas Piketty (*Le capital au XXI^e siècle*) auteur majeur sur lequel Tim Jackson a beaucoup travaillé tout en montrant les faiblesses de sa défense de la croissance pour contrer les inégalités. La sixième extinction massive de la vie sur Terre ne va pas améliorer les inégalités.

Pour une approche moins savante de la limite de la croissance, voir le film documentaire de Gilles Vernet, *Tout s'accélère*, LaClairière Production, 2016; ou le film de Florian Opitz, *System Error* (2018).

La plupart des économistes – qui ont fait de leur discipline une religion scientifique et donc un aveuglement – ne comprennent pas que le règne biologique encadre le règne économique et non l'inverse. Un effondrement de l'écosystème planétaire entraînera de toute façon la décroissance qu'ils ne veulent pas prévenir, et de façon infiniment plus violente, entraînant de surcroît la disparition d'une grande part de l'humanité. N'importe qui peut comprendre qu'il est vital de ne pas consommer plus qu'une planète; n'importe qui mais si peu d'économistes! Même un état stable ne peut suffire tant que nous serons en situation d'*overshoot* pour utiliser un vocabulaire propre à l'écologie scientifique. Comme l'écrit William Catton, en situation d'*overshoot*, l'espèce humaine dépasse la «capacité de charge» de ses ressources, il faut redescendre à une planète. Il faut donc décroître avant de se stabiliser. Cette implacable contrainte nous impose une redéfinition de la richesse et un changement de société. Suivons les guides, je viens de les citer.

Jean-François Delhom